

En ce temps-là,
Jésus, marchant vers Jérusalem,
traversait la région située entre la Samarie et la
Galilée.

Comme il entra dans un village,
dix lépreux vinrent à sa rencontre.
Ils s'arrêtèrent à distance
et lui crièrent :

« Jésus, maître,
prends pitié de nous. »

À cette vue, Jésus leur dit :
« Allez vous montrer aux prêtres. »
En cours de route, ils furent purifiés.

L'un d'eux, voyant qu'il était guéri,
revint sur ses pas, en glorifiant Dieu à pleine voix.
Il se jeta face contre terre aux pieds de Jésus
en lui rendant grâce.
Or, c'était un Samaritain.

Alors Jésus prit la parole en disant :
« Tous les dix n'ont-ils pas été purifiés ?
Les neuf autres, où sont-ils ?

Il ne s'est trouvé parmi eux que cet étranger
pour revenir sur ses pas et rendre gloire à Dieu ! »

Jésus lui dit :

« Relève-toi et va : ta foi t'a sauvé. »

Les neuf autres, où sont-ils ? Les faits sont là, indiscutables : un seul est revenu remercier, rendre grâce pour son incroyable guérison.

Dix pour cent de gratitude. Le score n'est franchement pas très élogieux.

Pourtant ces dix personnes avaient connu, avec la lèpre, l'une des plus terribles épreuves que l'on puisse imaginer. Nous n'en avons plus guère l'idée aujourd'hui. Cette maladie a pourtant été présente en Europe jusque dans les années 1940. Ceux qui en souffraient étaient « jugés morts » par la loi et devaient se mettre au ban de la société.

En fait, dans l'histoire d'Israël, il y a eu deux sortes de lèpres. Au temps de Moïse, la maladie était surtout cutanée, contagieuse certes, empoisonnante, mais pas souvent mortelle. Mais lorsqu'un certain Alexandre le Grand a conquis un immense empire jusqu'en Inde, des soldats ont ramené en guise de prime de démobilisation une lèpre autrement féroce, épouvantablement destructrice, celle qu'avaient contractée les dix malheureux dont il est question dans l'Évangile.

Pour eux, c'était une triple mort en vérité : physique avec la lente décomposition du corps, sociale avec la mise à l'écart de la société, religieuse aussi car on ne pouvait s'empêcher de penser, dans l'antiquité, que cette maladie était une punition de Dieu. Comme dans les westerns de mon enfance, on pensait que les méchants étaient toujours punis. Les lépreux que Jésus rencontre suivent donc les prescriptions qui leurs sont imposées par la loi. Ils ne peuvent approcher des gens sains et restent à distance, nous précise le texte. Ils doivent aussi se tenir éloignés des puits et des maisons, des places publiques et de tous les lieux de vie de leurs semblables.

Dans notre pays, quand un lépreux était déclaré, une messe mortuaire était même célébrée pour et avec eux. Avouons qu'il est plutôt rare d'assister ainsi à sa propre messe de sépulture. Le malade était placé

sous le drap mortuaire, après quoi il était conduit processionnellement à la maladrerie ou maladière (il y a toujours un lieu qui porte ce nom au bord du lac, entre Duingt et Doussard, là où une maladière était tenue par les moines de Talloires). Parvenu là, il participait à une nouvelle cérémonie : agenouillé, le lépreux recevait sur la tête une pelletée de terre en même temps que le prêtre déclarait qu'il était mort au monde. On lui donnait alors une robe de couleur particulière pour le distinguer de loin, des sandales, une cliquette ou crécelle dont le bruit devait faire fuir ceux qui se trouveraient sur son chemin, des gants sans lesquels il lui était défendu de ne toucher à rien, un barillet, une écuelle de bois et une panetière. On lui lisait aussi les prescriptions relatives aux lépreux, défense d'entrer dans une église, un couvent, un moulin, une taverne ; défense d'aller dans une foire ou dans un marché ; défense de sortir déchaussé et sans habit spécial et sans faire entendre sa cliquette tous les cinq ou six pas ; défense de se laver ou de boire ailleurs qu'à son puits et avec son écuelle ; défense de parler à quelqu'un sans se mettre sous le vent ; défense de circuler dans les ruelles et les chemins étroits ; défense de boire et de manger en compagnie sinon d'autres lépreux et autrement qu'avec son écuelle. Après quoi on l'abandonnait.

Partout et de tous temps les règles étaient assez semblables.

Alors, imaginez ce que représente leur guérison, pour ces dix lépreux invités par Jésus, comme le prescrit la loi biblique, à aller faire constater par un prêtre leur bonne santé retrouvée.

Eh bien les statistiques sont formelles, un seul sur dix reviendra pratiquer et exprimer sa reconnaissance à Dieu, un seul sur dix reviendra sur ses pas pour rencontrer Jésus. Alors que tous viennent de connaître le rêve insensé d'être libérés de leur maladie, alors que Dieu lui-même venait de croiser leur chemin. Et le seul qui était revenu était Samaritain. Aujourd'hui, Samaritain, cela sonne bien, nos voisins suisses appellent même comme cela les secouristes à cause du « bon Samaritain », bien sûr. Mais au temps de Jésus, l'adjectif bon n'allait pas bien avec le qualificatif Samaritain. C'est comme si on avait dit « un bon truand » « une séduisante crapule ». Les Samaritains étaient détestés...

Il existe donc manifestement un droit inaliénable à l'ingratitude, que Dieu lui-même respecte en nous. Ce droit se vérifie très souvent avec les autres miracles de Jésus. Malgré le nombre de guérisons, il n'y aura encore une fois que 4 personnes en tout au pied de la croix (dont sa mère).

C'est que les miracles, la manifestation de la puissance bienfaisante de Dieu, engendrent le respect, voir l'admiration mais très rarement l'amour.

Dans un ouvrage intitulé « soif », Amélie Nothomb, une romancière contemporaine, reprend à son compte la figure de Jésus qui marche vers sa passion, signe intéressant que nos contemporains, même très éloignés de la tradition chrétienne, s'intéressent toujours à cette figure. J'ai trouvé intéressante cette idée d'ingratitude exprimée dans les premières pages. La romancière – et les romanciers ont tous les droits pour organiser la fiction narrative – imagine qu'au procès de Jésus on fasse déposer à charge contre lui celles et ceux à qui il avait fait du bien et qui viennent ainsi l'accuser. Les mariés de Cana lui reprochent de n'être pas intervenu assez vite et d'avoir tardé à apporter une solution à leur problème d'intendance, ce qui les a mis en difficultés. (L'idée est très contemporaine, en cas de catastrophe, il y a souvent des voix qui s'élèvent pour demander pourquoi les secours ne sont pas arrivés plus vite). Je cite un autre passage dans lequel la romancière fait parler Jésus : *« La mère d'un enfant que j'avais guéri est allée jusqu'à m'accuser de lui avoir gâché la vie. Quand le petit était malade, il se tenait tranquille. À présent, ça gigote, ça crie, ça pleure, je n'ai plus une minute de paix, je ne dors plus la nuit »*. Et cela continue. Un paralytique guéri est venu demander des dommages et intérêts. Handicapé, il avait des ressources en mendiant, guéri, il est obligé de travailler et est maintenant au chômage à cause de Jésus. Ce droit à l'ingratitude m'a semblé vraiment très contemporain.

Pour arriver à créer une relation d'amour avec sa création, Dieu a choisi non la supériorité du faiseur de miracles mais l'humilité, l'abaissement : Il s'est fait homme, pas un chef riche ou puissant. Il s'est montré sous les traits d'un humble artisan, et il a accepté de subir de la part des hommes un supplice réservé aux esclaves ou criminels.

Il faut du temps pour entrer en reconnaissance et ne plus se comporter en petit enfant à qui tout est dû. Il faudra du temps pour imaginer Dieu autrement qu'en distributeur automatique de faveurs. Il faut du temps et il faut l'occasion d'y réfléchir aussi.

Un soir, pendant que sa maman préparait le dîner, un jeune garçon est arrivé dans la cuisine et lui présente un morceau de papier.

Sa mère s'est essuyé les mains sur son tablier et a commencé à lire une longue liste rédigée avec une écriture soignée.

- | | |
|--|--|
| 1. Pour avoir tondu le gazon : 5 euros. | 2. Pour le rangement impeccable de ma chambre : 2,5 euros |
|--|--|

3. Pour avoir gardé mon petit frère pendant que tu es allé faire les courses : quatre euros.

4. Pour avoir obtenu de bonnes notes en maths : 5 euros.

5. Pour avoir sortie la poubelle jaune : 1 euro. Pour avoir sorti la poubelle noire (plus lourde) deux euros

6. Pour avoir bien ratissé la cour : 4 euros.

7. Pour avoir accepté d'aller avec toi à la messe. 1 euro. Et pour avoir été sage pendant le long sermon ennuyeux 4 euros.

Total en ton aimable règlement : 27 euros et cinquante centimes

Sa mère l'a regardé avec un sourire triste. Une foule de souvenirs remontait à sa mémoire. Elle a retourné la feuille et écrivit au verso :

- Pour t'avoir porté 9 mois, c'est GRATUIT.

- Pour toutes les nuits passées auprès de toi quand tu étais malade à prier et à te soigner, c'estGRATUIT.

- Pour tout le temps et toutes les larmes dépensées pour toi depuis ta naissance, c'est GRATUIT.

- Pour tous les conseils, les

connaissances transmises et le prix de tes études, c'est GRATUIT.

- Pour tes jouets, ta nourriture, tes vêtements et même pour t'essuyer les larmes et te moucher, c'est GRATUIT.

Mon fils, si tu fais l'addition, tu constateras que le prix de mon amour pour toi est entièrement GRATUIT.

Quand le garçon eut terminé de lire ce que sa maman avait écrit, deux grosses larmes coulaient sur ses petites joues. Le petit bonhomme regarda sa mère et lui dit: "MAMAN COMME JE T'AIME"

C'est alors qu'il prit la plume et inscrivit sur sa facture en grosses lettres....."PAYÉ INTÉGRALEMENT"

Peut-être bien qu'avec Dieu, c'est pareil. Il ne nous est pas si facile, au nom de notre propre droit à l'ingratitude, de nous apercevoir de tout ce qu'il nous a donné. Nous pensons si souvent ce à quoi nous estimons avoir droit, à tout ce que nous n'avons pas, à ce que nous avons perdu.

Et quand nous disons notre attachement à Dieu, cela en reste parfois aux mots... Cela remonte à loin, ce droit à l'ingratitude. Ce dimanche, nous sommes invités à faire partie des dix pour cent qui viennent rendre grâce... même si 90 ne le font pas...